Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 63 (1927)

Heft: 12

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

INSTITVT J. J. ROUSSEAU GENEVE

LXIIIe ANNÉE. — No 12. 11 juin 1927

L'ÉDUCATEUR

No 118 de l'Intermédiaire des Educateurs

DISCAT A PVERO MAGISTER

SOMMAIRE : MARG. SCOTT : *La réalité d'un singe-jouet.* — CORRESPONDANCE : O. T. HINDLIAN : *Le centenaire de Pestalozzi à Constantinople.* — M. LOOSLI-USTERI : *La Stephansburg.* — DIVERS : *« Saffa », exposition nationale du travail féminin ; vacances universitaires franco-suisses ; Institut universitaire de hautes études internationales.* — LES LIVRES. — CHRONIQUE DE L'INSTITUT.

LA RÉALITÉ D'UN SINGE-JOUET

On ne s'étonnera pas de la place d'honneur donnée ici aux jolies observations d'une ancienne élève de l'Institut J. J. Rousseau. Elles touchent à de graves sujets de plus près qu'il ne semble au premier abord. Elles suggèrent en effet une amusante manière de vérifier les conclusions de M. Piaget sur la représentation du monde chez l'enfant et confirment d'autre part la possibilité du « guignol éducatif » cher à M. Claparède. P. B.

Pendant cinq ans j'ai eu, comme jouet, un singe (un de ceux qu'on fait marcher avec la main, en mettant les deux doigts et le pouce à l'intérieur de ses bras et de sa tête) qui m'a servi à amuser des enfants de toutes nationalités et de tous âges. « Munki », c'est sa manière d'épeler son nom quand il écrit des lettres, a une expression intelligente et mélancolique, et au cours des années il a acquis un caractère défini, qui lui est propre. Il m'a aussi permis d'étudier la psychologie de l'enfant (et de l'adulte) d'une manière toute particulière, car je n'ai encore jamais trouvé un enfant, à part de petites exceptions, qui gardât sa timidité devant Munki plus de quelques secondes, et qui ne se trahît pas immédiatement par son attitude en général et par un tas de questions posées, soit à moi, soit à Munki lui-même.

Fig. 1

C'est grâce à Munki que je me suis trouvée face à face avec cette question : « Qu'est-ce que la *réalité* pour l'enfant ? Que considère-t-il comme *vivant ?* A quel âge abandonne-t-il sa conception tout animiste de la vie ? » et que j'ai appris que l'enfant, plus ou moins, suivant son âge, est tout content de donner une interprétation artificialiste à ce monde (tout est fait pour l'homme et

par l'homme), qui pourra coexister avec une interprétation animiste, sans qu'il y ait (apparemment) entre ces deux interprétations aucune corrélation.

Nous ne pouvons pas nous demander ce qui est réel ou vrai pour l'enfant, sans en même temps soulever le problème suivant : Qu'est-ce qui est réel ou vrai pour nous ? le petit pain que nous mangeons au petit déjeuner ? le soleil tapant sur notre dos ? notre soudaine réalisation de la conclusion d'un syllogisme ? Qu'est-ce qui est plus réel, quelque chose qui nous arrive dans le monde physique, ou quelque chose que nous créons, nous-mêmes, par une découverte ?

Après avoir atteint l'âge de six ans les enfants demandent très souvent : « C'est véritable ? » Quelques années plus tard : « Est-ce vrai ? » Comment pouvons-nous répondre à ces questions consciencieusement et d'une manière compréhensible, quand nous-mêmes nous nous trouvons encore en face de la vieille question : « Qu'est-ce que la vérité? » du point de vue philosophique, du point de vue religieux de l'homme et du point de vue de certains cas particuliers. Ce qui peut sembler vrai à un adulte peut paraître tout à fait absurde à un enfant, quoique techniquement il comprenne l'explication de cet adulte, et vice versa; les enfants ont souvent des convictions qui surprennent les adultes. Nous ne savons pas jusqu'à quel point les faits scientifiques sont en relation ou ne le sont pas avec ce qui semble être « le réel et le vrai » pour l'enfant.

D'après ma propre expérience et d'après ce que les autres m'ont dit et autant que je peux en juger à présent par l'observation, les choses les plus réelles semblent seulement être celles auxquelles l'enfant a pu donner une personnalité. Ces choses-là peuvent être des gens aussi bien que des objets. Ne vous souvenez-vous pas de votre précieuse « famille » de pierres ou de coquillages? de l'ours qui allait au lit avec vous et que vous n'auriez pour rien au monde voulu réveiller, en le déplaçant, quoiqu'il vous tînt éveillé, en occupant la plus grande partie de votre petit lit ? Ne vous souvenez-vous pas du sombre manteau, si effrayant, qui pendait dans un coin noir, au-dessous de l'escalier, et que tout le monde savait très bien, *ne pas* être un manteau ? De votre vaisseau imaginaire et de l'île qui vous appartenait? Vous ne saviez jamais ce qui était réellement vivant. Vous pouviez seulement comprendre que les animaux, sans aucun doute, pourraient parler s'ils en avaient l'envie ; que certains jouets menaient pendant la nuit une vie secrète et toute personnelle ; que même les meubles avaient chacun leur caractère : les tables pouvaient être dures et méchantes, les sofas

tendres et doux. Les maisons aussi étaient et sont une personnalité, vous regardant avec leurs yeux, tantôt gentiment, tantôt sévèrement, ou vous tournant le dos. Il y avait une sorte de vie dans tout ce qui se mettait en mouvement par des moyens artificiels, les trains et les voitures, les nuages et les branches. Vous chérissiez de chères petites choses. Les petits insectes, les petites fleurs, les petits coquillages et les petites pierres pouvaient être plus ou moins vivants, indépendamment du règne animal, végétal ou minéral, auxquels ils appartenaient.

Il ne semble donc pas étrange qu'un jouet-singe, fait en fourrure avec des yeux en verre, qui peut en outre exécuter des mouvements automatiques et intelligents, soit considéré comme absolument vivant par de petits enfants, et que la réalité continue sous une autre forme, même quand ils ont découvert que le singe est un jouet mû par une personne.

Au-dessous de trois à quatre ans, les enfants n'ont pas plus d'intérêt pour Munki que pour n'importe quel autre joujou avec lequel une personne adulte les amuse. Parfois ils sont un peu effrayés, étant sûrs qu'il est un étrange animal vivant, et ne pouvant saisir d'aucune façon le rapport entre lui et le bras disparaissant à l'intérieur, même s'ils le voient tout à fait clairement. Les enfants qui ont l'habitude des animaux s'intéressent à lui, plus vite que ceux qui n'en ont pas l'habitude ; ces derniers en ont peur. La première sensation qui les frappe se produit toujours quand ils lui parlent, comme ils le feraient à un chien ou à un chat et que, lui, répond d'une façon compréhensible et intelligente, à la manière d'une personne et pas comme une bête ordinaire.

Fig. 2.

J'ai vécu une fois pendant des mois avec une petite fille de quatre ans ; pas une seule fois elle ne m'a demandé si Munki était vivant. Elle parlait beaucoup de lui, mais se tenait généralement à une distance respectueuse. Chaque soir elle venait pour l'embrasser et lui souhaiter bonne nuit, mais quand le délicieux moment arrivait, elle fermait toujours les yeux, et comme cela ne le voyait jamais. Une fois qu'après m'avoir priée de prendre Munki dans sa petite voiture (je l'avais bourré de bas et habillé dans des habits de poupée), elle revint en sanglo-

Fig. 3.

tant, parce qu'il parlait à tout le monde, excepté à elle : il ne lui avait pas dit un seul mot pendant toute la promenade. Même alors elle ne se demandait pas ni ne me demandait *pourquoi* il ne parlait pas, mais elle pensait que c'était simplement par méchanceté ou orgueil qu'il se taisait.

Un intelligent garçon de 4 ¾ ans, habitué à voir son père faire des choses utiles, après la première stupéfaction dit : « Qu'est-ce qui lui fait faire cela ? » Je dis : « Trouve-le ». Il découvrit ma main, puis voyant sa petite sœur venir, dit : « Vite, ne lui montre pas ça » (ma main à l'intérieur du singe) comme si, sa curiosité une fois satisfaite, il eût été indécent d'insister sur ce fait ; ainsi certaines personnes sont choquées de la technique qui fait marcher tel ou tel travail d'art. Depuis lors, il n'a jamais demandé comment Munki « marche », mais se comportait comme s'il le croyait tout à fait autonome, lui donnant toujours de la nourriture aux repas et ne se demandant jamais ce que cette nourriture devenait.

A partir de six et sept ans, les enfants, généralement, se rendent compte après quelques moments que Munki n'est pas vivant, comme un chien serait vivant. Quelques-uns veulent savoir comment il se meut, d'autres non, mais ils veulent rarement le faire « marcher » eux-mêmes. Au cours de la conversation qui s'ensuit, il arrive qu'ils se demandent quelle espèce de vie l'anime : « Quel âge a-t-il ? Comment sera-t-il grand quand il sera plus âgé ? et de quelle grandeur était-il quand vous l'avez reçu ? Pourquoi ne deviendra-t-il pas aussi grand que nous ? » et ils manifestent une grande terreur, quand Munki risque de tomber d'un train, d'une fenêtre, etc.

A huit ou neuf ans, les enfants commencent à se rendre compte que son pouvoir est limité et qu'il y a des questions auxquelles il lui est impossible de répondre ; ils s'adaptent facilement sans qu'on le leur suggère, ils comprennent qu'ils doivent ne lui demander qu'une liste restreinte de choses auxquelles il peut dire « Oui » ou « Non », étant incapable de dire un nom. Parfois ils me chuchotent : « Peut-il faire ou dire telle ou telle chose ? » Et quand je leur fais un signe de la tête que oui, ils demandent au singe la chose en question. Ici, l'intérêt pour eux-mêmes joue un grand rôle. Ils demandent : « Aimes-tu les enfants, ou seulement les grandes personnes ? Les garçons ou les filles ? M'aimes-tu ? Qui s'appelle X ? quel âge est-ce que j'ai ? » etc. Dans ce cas ils aiment bien qu'il leur donne une réponse juste, et surtout flatteuse. En d'autres termes,

on peut voir comment procède leur mensonge volontaire quant à la réalité du singe.

Pour les enfants que je connaissais le mieux j'ai écrit une série d'histoires, au sujet du singe : « Comment il vint d'Afrique en Angleterre, ses diverses aventures », etc.... Les enfants, naturellement, savent que c'est inventé, et, malgré cela, ils vont questionner solennellement le singe au sujet de son passé, lui demander ce qu'il pense de ses multiples aventures, de sa propre conduite et de celle des autres gens qu'on rencontre dans les contes, et ils attendent les réponses avec un grand intérêt.

C'est dès huit, dix et même onze ans que l'intérêt pour Munki semble le plus développé.

Il est moins extraordinaire qu'à un âge plus bas, parce que les enfants savent comment il fait ses mouvements, pourtant pour eux, il vit toujours, et ils jouissent de pouvoir entrer en communication avec un animal. Il les flatte et ils aiment aussi à s'en servir ingénieusement en suggérant la manière dont il lui serait possible de répondre. (Des enfants en lui proposant des calculs, ont spontanément suggéré que, pour les grands nombres, il devait faire un signe avec la tête, ainsi pour les dizaines, et montrer les unités avec sa main, ou lui ont donné des lettres sur des morceaux de papier, de manière qu'il puisse épeler les mots, tout cela sans avoir jamais entendu parler des chevaux d'Elberfeld !) Munki leur donne aussi une agréable sensation de supériorité, par exemple il ne donne des réponses justes qu'à des calculs très faciles, épelle des mots faux, fait différentes « gaffes » et, souvent, ne se conduit pas très bien, étant désobéissant, plein de lui-même, et lâche tour à tour (quoiqu'il soit toujours aimant et affectueux !)

Les enfants de 9, 11, 12 ans et même plus âgés, se rendent immédiatement compte que le singe est un jouet, parfois ils deviennent moqueurs et prennent un petit air supérieur : « Hem ! il n'est pas vivant, c'est seulement un jouet », dit un garçon avec une telle assurance que l'on sent qu'il ne va pas permettre que ses amis pensent qu'il s'est laissé attraper, ou qu'il puisse encore s'amuser avec un jouet. J'ai vu un garçon ayant pris cette attitude tenir tout de même de très longues conversations avec Munki quand il était seul, le questionnant, et puis fixant des yeux inquisiteurs sur lui et attendant impatiemment une réponse ! Quand celle-ci, naturellement, se faisait attendre, il y pourvoyait lui-même, faisant un mouvement avec la tête en même

temps qu'avec celle du singe. Cette suggestion ou imitation inconsciente du mouvement ou de « l'expression » de Munki, je l'ai remarquée à tout âge, et je ne serais pas étonnée d'y céder moi-même, comme si notre propre personnalité et celle des autres gens s'infusaient dans les corps les uns des autres et se confondaient avec les objets environnants.

Par un autre côté encore notre singe intéresse de près l'éducation. Il a souvent justement les défauts de ses petits interlocuteurs, pour lesquels ils le reprennent solennellement. La prochaine fois que l'un d'eux commencera à être embarrassé dans une de ses propres difficultés, peut-être n'aurai-je besoin que de lui dire : « Tu te rappelles Munki, l'autre jour, etc.... », et l'expression sombre fera place à un gentil sourire, comme pour dire : « Nous savons, vous et moi, que Munki est un petit sot ».

Munki réussit parfois à dérider un enfant ou à lui enlever une vanité excessive dans des cas où un adulte ne ferait qu'empirer les choses. En d'autres termes, les enfants adorent poser au singe des questions dont ils viennent tout juste d'apprendre les réponses ; ils aiment le corriger quand il fait une faute, quoiqu'ils aient commis la même faute le jour précédent ! Parfois ils bénéficient, au cours de leur conversation avec lui, d'un très bon exercice sur le savoir en général, Ils lui écrivent aussi des lettres, ou font écrire leurs animaux vivants en mettant dans leurs pattes un crayon et les dirigeant, en faisant alors exprès beaucoup de fautes d'orthographe, ce qui les rapproche (en anglais) davantage de la vérité ! *Jeneaver* (pour Geneva), c'est l'orthographe de Sylvia ; *Genevar*, c'est celle de son chat. Mon neveu de cinq ans a eu pour la première fois l'idée d'écrire, et cela spontanément, quand il a voulu me dire d'amener Munki avec moi.

Je parle continuellement « des enfants » sans faire de différence entre les nationalités, parce qu'ici je n'ai trouvé aucune différence dans leurs jeux avec Munki, à part celles provenant de l'âge ; *premier stade*, sa vie évidente ; *deuxième stade*, qu'on le fait « marcher », mais tout de même qu'il a une personnalité définie ; *troisième stade*, qu'il est un jouet, mais que c'est amusant de prétendre qu'il est vivant ; *quatrième stade* (celui des vraiment « grandes personnes ») : « Voilà un adulte qui peut, en vérité, s'amuser d'un jouet d'enfant. Le pauvre ! »

J'ai remarqué que des paysans ignorants se comportent avec lui comme de petits enfants ; ils crieront, s'en retourneront ou s'enfuiront sans essayer de découvrir ce que c'est et puis à la longue

reviendront avec un fou rire, ou avec des yeux étonnés, comme des animaux devant un nouvel objet, tout à fait étrange. D'autre part, Munki peut souvent ramener à la surface un reste d'enfantillage dans les cœurs désabusés.

J'ai vu un amusant oubli de soi-même et une douceur se glisser dans les yeux de dignes fonctionnaires allemands, d'officiers italiens pleins d'eux-mêmes ou de Parisiens corrects et éveillés, lorsqu'ils regardent notre singe en pensant qu'il est un être spécial, tout à fait indépendant. En général, aussitôt qu'on aperçoit par le moyen de la raison qu'il est mû par une personne adulte et qu'on ne pense qu'à ça, la chose paraît naturellement ridicule pour une grande personne. Mais on pense très rarement de cette façon.

Ma technique s'est beaucoup améliorée au cours des années. Maintenant je peux faire faire à Munki une plus grande variété de choses; je sais aussi quelles scènes plaisent davantage aux enfants d'un certain âge et en le manœuvrant avec habileté, je peux me vouer bien plus à l'observation de mes petits curieux et voir mieux leur réaction spontanée sans que moi-même je les influence. Pourtant, je dois avouer que je ne suis pas toujours consciente des observations psychologiques, mais que Munki paraît souvent être tout à fait indépendant, et qu'il nous conduit alors tout simplement dans le monde des enfants, toujours si plein d'intérêt et de fantaisie. MARG. SCOTT.

CORRESPONDANCE

CENTENAIRE DE PESTALOZZI

Un collègue arménien nous écrit de Constantinople :

J'ai le plaisir de vous informer que l'Ecole arménienne « Nor Tbrotz » (Ecole nouvelle) a, le 17 février, célébré le centenaire de Pestalozzi.

Dès le premier jour de sa fondation — l'école compte aujourd'hui dix-huit années d'existence — le tableau de Grob représentant Pestalozzi à Stans a orné la Salle des Conférences de l'Ecole, patronnant ainsi une entreprise basée sur l'idéal de Pestalozzi et ayant fait sienne la devise : *Lumière, Amour, Vie.*

La salle des conférences était, pour la circonstance, transformée en une sorte de Pestalozzianum en miniature.

A cette occasion, le directeur de l'Ecole a fait ressortir l'idéaliste plein d'amour et de dévouement, l'éducateur plein de tendresse et de charité, le précurseur de la pédagogie contemporaine qu'a été Pestalozzi.

La biographie de ce grand ami de l'humanité et de l'enfance a produit une vive impression sur les élèves, qui ont ainsi vécu une bonne journée.

L'hymne à Pestalozzi n'étant pas parvenu à temps, ce n'est que depuis quelques jours qu'on a commencé à l'enseigner aux élèves, traduit en arménien.

Veuillez agréer, etc.

O. T. HINDLIAN,
Ecole arménienne « Nor Tbrotz »,
Constantinople.

LA STEPHANSBURG [1]

Le canton de Zurich possède, depuis 1921, une maison d'observation pour enfants difficiles, la Stephansburg. La maison peut recevoir 25 enfants des deux sexes. Elle les prend dès leur naissance et jusqu'à l'âge de quatorze ans. Elle est dirigée par un médecin assistant de la clinique psychiatrique de l'Université et par un pédagogue. Pour des raisons pratiques, la maison est située dans le parc de la dite clinique.

La fondation d'une maison de ce genre répond-elle à un véritable besoin ? Oui, certainement, l'expérience l'a montré. « Mais pourquoi ? continuerez-vous à demander. Y a-t-il un nombre d'enfants difficiles suffisamment grand pour justifier l'ouverture d'une maison d'observation ? » A cela je répondrai que 1,36 % des malades admis dans l'asile des aliénés pendant une période de cinquante ans (1870-1920), a été des enfants en dessous de 16 ans. Or, la visite la plus rapide d'un asile d'aliénés montre, à quiconque a des yeux pour voir, que ce n'est pas un endroit où placer des enfants. — De plus, les expériences faites à la Policlinique psychiatrique de Zurich ont prouvé que, souvent, le traitement à domicile d'enfants nerveux ne suffit pas pour découvrir la source de leurs troubles mentaux, moins encore pour les guérir. L'enfant est gêné pendant ses courtes entrevues avec le docteur, et, surtout, il continue à subir l'influence d'un milieu souvent néfaste ; car, dans de nombreux cas, ce sont justement les conditions de son milieu familial qui sont à la base de ses troubles. Or, un grand nombre des malades qui se présentent à la Policlinique psychiatrique sont des enfants. Ce ne sont pas seulement les médecins qui ont demandé qu'on ouvre une maison d'observation pour enfants difficiles ; plusieurs institutions pour la protection de l'enfance leur ont donné leur appui.

Quel est le but d'une maison d'observation ? En premier lieu, c'est le diagnostic médical et psychologique, puis, le pronostic éducatif, et pour certains cas, qui laissent espérer une guérison relativement rapide, le traitement. La Stephansburg, je le répète, n'est pas un asile. Le diagnostic et le pronostic établis, le traitement terminé, les enfants sont placés dans les conditions qu'on a reconnues comme étant les plus favorables à leur développement ultérieur. C'est essentiellement une maison de répartition.

Il ne faut pas s'imaginer qu'une maison d'observation ressemble à une salle de vivisection ! Rien ne serait plus erroné ! A peu d'exceptions près, les enfants aiment leur séjour à la Stephansburg. Ils s'y trouvent dans une atmosphère de liberté, où l'on ne moralise pas et où l'on punit aussi rarement que possible. Les châtiments corporels, je suis heureuse de le dire, sont sévèrement

[1] Rapport présenté à la première conférence romande pour les enfants difficiles, le 22 janvier 1927.

interdits. Ils ne feraient de bien à personne, mais un mal inouï à la plupart des enfants. Ceux-ci prennent leurs leçons dans la maison ; exceptionnellement, certains enfants ont été envoyés à l'école municipale voisine et cela sans inconvénient. La maison n'a rien d'une maison de correction. Tout est individualisé dans la mesure du possible. Et, quoique ceux qui s'occupent des enfants sachent bien qu'ils sont malades, ils ne les traitent jamais comme tels, mais les tiennent toujours pour responsables de toutes leurs actions.

Les enfants arrivent avec un passé souvent assez triste. Les plaintes portées contre eux se ressemblent beaucoup : ils sont désobéissants, paresseux, distraits, sales, négligents, indifférents, voleurs, menteurs, incendiaires ; ils ont su s'emparer d'armes et ont mis en danger la vie des passants ; ils manquent de pudeur. Si ce sont les parents qui amènent l'enfant, ils assureront de bonne foi qu'ils ont tout fait pour remédier à ses défauts. « Avoir tout fait » signifie, hélas ! dans de nombreux cas, qu'ils ont puni l'enfant d'une manière insensée.

L'expérience nous a montré que seule une collaboration parfaite entre le médecin, le pédagogue et les gardes aboutit à des résultats satisfaisants. Il faut un échange d'observations constant, ainsi qu'une entente aussi complète que possible sur les démarches éducatives à faire. Le pédagogue passe des heures avec les enfants ; et souvent, lorsque ces derniers s'oublient, le pédagogue a l'occasion d'observer des manifestations spontanées qui échappent au médecin ; celui-ci, pour sa part, n'a que des entrevues relativement courtes avec ses petits malades. D'autre part, dans l'intimité du cabinet médical, le malade lui racontera des choses qu'il ne confierait jamais au pédagogue et qui sont, cependant, pour ce dernier, une clé précieuse. Il va sans dire que l'un et l'autre observent vis-à-vis de l'enfant la plus parfaite discrétion. Comme exemple de cette collaboration je vous citerai le cas d'un petit garçon de huit ans qui refusait tout renseignement à celui qui s'était chargé d'analyser ses troubles. Mais le petit homme avait beau se cacher. Ce qu'il ne voulait pas dire, il l'exprimait par des actes symboliques. Au fur et à mesure j'ai tout rapporté à l'analyste, et, grâce à mes observations très précises, il a été possible de le soigner et de le guérir. Il y a quatre ans de cela. Aujourd'hui, le petit grognon, qui salissait chacun de ses travaux, qui se tenait toujours à part, qui se croyait continuellement persécuté et offensé, qui changeait d'humeur toutes les cinq minutes, est devenu un garçon agréable, complaisant, qui aime à se mêler aux autres enfants, et qui est, sinon un élève modèle, au moins un écolier assez normal.

En vue de son orientation ultérieure, toutes les manifestations spontanées, tous les intérêts de l'enfant sont notés ; on tâche de se rendre compte de ses aptitudes et de son intelligence. On fait tout pour explorer les conditions de son foyer, car, si possible, on le renvoie dans sa propre famille. Plus des 50 % des enfants ont jusqu'à présent pu retourner dans leur foyer. Si cela est impossible, on tâche de les mettre en pension, et en dernier lieu seulement on recourt à un asile ou à une maison de correction. Si consciencieuse que soit l'éducation qu'on y donne à l'enfant, un asile est toujours un milieu artificiel. Quand on doit y recourir, le choix est fait avec le plus grand soin, afin d'éviter des chan-

gements mauvais pour l'enfant et coûteux pour sa famille ou pour l'Etat.

Vous m'objecterez sans doute que pour tout cela on n'a pas besoin d'une maison d'observation, que bien des gens, les parents, les instituteurs, les fonctionnaires d'œuvres sociales, sont à même de placer un enfant difficile dans les conditions les plus favorables à son développement futur.

A cela il faut répondre que, dans 90 % des cas, les parents sont absolument incompétents. Trop souvent ils sont eux-mêmes des êtres tarés ; trop souvent leur amour-propre est blessé à l'idée que leur enfant est un enfant difficile (ce qui signifie, dans leur langage, le produit d'une éducation manquée) ; ils sont trop souvent disposés à voir un génie méconnu dans un pauvre faible d'esprit.

Le jugement des instituteurs ne vaut malheureusement pas beaucoup mieux. Il y a trop de parti pris en eux, — et c'est excusable jusqu'à un certain degré, — car un seul de ces enfants difficiles cause des troubles sans fin dans une classe. Même avec des instituteurs qui ont certaines connaissances psychologiques, il arrive des choses des plus curieuses. Ainsi, un beau jour on nous annonce l'arrivée d'une petite fille atteinte de mutisme psychique. Elle était muette à l'école, tandis qu'à la maison elle parlait comme une pie. La petite nous arrive. Elle a un gros goitre, ses yeux sortent de la tête. L'examen psychologique montre que son niveau d'âge n'est pas en dessus de quatre ans, tandis qu'elle en a huit. Incapable de comprendre le premier mot de ce que lui disait l'institutrice, intimidée par l'école, elle se taisait. Diagnostic de l'institutrice : névrose ; elle recommande l'enfant pour un traitement psychanalytique ! Nous avons alors suggéré aux parents de placer l'enfant dans un asile de faibles d'esprit. Malheureusement, ils ne voulurent pas comprendre que leur fillette était débile. Quand je revis la petite, quelques mois plus tard, son goitre avait grandi, les yeux sortaient de la tête encore plus qu'auparavant, ses babillages étaient toujours aussi puérils, mais les parents ne tarissaient pas en éloges sur les capacités de leur enfant. Cet exemple de l'incompétence des parents aussi bien que de l'institutrice est assez frappant, mais, malheureusement, pas exceptionnel.

Et le troisième groupe, celui des fonctionnaires des institutions sociales est justement celui qui, avec le plus grand empressement, a demandé l'ouverture d'une maison d'observation.

Je vous parlerai à présent de six enfants qui ont passé par la Stephansburg, il y a quatre ans. Il s'agit de deux voleurs, de deux fillettes accusées d'irrégularités sexuelles et de deux garçons amenés pour cause de paresse, distraction, désobéissance et saleté. Leurs exemples vous montreront combien il est nécessaire d'examiner à fond des cas pareils.

Des deux voleurs, François était le fils d'une veuve, femme honnête, mais évidemment assez incapable de diriger le garçon. Chaque fois qu'il avait volé, elle le conduisait chez ceux qu'il avait volés et restituait l'argent. François, du reste, avouait ses larcins sans exception. Un jour, le malheureux garçon prit une montre dans un veston qu'un ouvrier avait suspendu à une haie. La police intervint et les autorités scolaires placèrent l'enfant à la Stephansburg.

Le garçon s'appliquait ; il voulait effacer par sa bonne conduite le souvenir de ses méfaits ; parfois il paraissait hypocrite ; il ne commit aucun vol ; sa maîtrise de soi était remarquable. Aucun trait morbide. On arriva donc au diagnostic : déformation de caractère par suite d'une mauvaise éducation. François a pu rentrer dans sa famille, où un tuteur veille sur son éducation. Son instituteur, avec beaucoup de tact, lui a facilité la rentrée dans sa classe. Depuis quatre ans il n'y a plus eu de rechute. François a considéré son séjour à la Stephansburg comme une punition et a su profiter de la leçon.

L'autre petit voleur, quand il était en possession d'argent, payait des courses en tramway à ses petits amis. Jamais il n'admettait ses vols ; pour se justifier, il racontait les histoires les plus fantastiques. Les punitions ne servaient à rien. Sa mère avait été internée à l'asile cantonal, le père passait pour un homme très grossier. Chez nous, Robert fut un vrai fardeau. On ne savait par quel bout le prendre. A l'école, lorsqu'il s'ennuyait, il dormait debout. Il continua à être menteur et obstiné. Il avait une certaine générosité, mais au fond il ne faisait cadeau que de choses qu'il avait abîmées. C'était un vrai démagogue, exerçant une influence néfaste sur les autres enfants. Le diagnostic fut : Psychopathie avec mythomanie. Depuis sa sortie, cela va de mal en pis. On rapporte qu'il est « diaboliquement destructeur ». En trois ans il a changé de pension quatre fois. Sa méchanceté est contagieuse pour d'autres enfants. Il continue à commettre des vols. « Quand je l'ai bien fouetté, écrit le père de la famille où il se trouve actuellement en pension, cela va un peu mieux ». Est-ce la bonne méthode ? Le pronostic est sombre.

Ces deux cas, qui à première vue se ressemblaient beaucoup, sont donc foncièrement différents.

Passons maintenant aux cas des deux fillettes, accusées d'irrégularités sexuelles. L'une venait d'un milieu de névropathes. La mère est internée dans un asile de dipsomanes, le père vagabonde ; les sœurs aînées de la malade toutefois sont ou bien mariées ou dans de bonnes positions. Erika, depuis sa quatrième année, a été élevée dans un orphelinat. C'est une enfant physiquement précoce. Il lui manque certaines inhibitions et, de peur que son manque de pudeur ne contagionne ses camarades, on l'envoya à la Stephansburg. Rien de mauvais en elle. C'était une brave fille, un peu superficielle peut-être, et peu intelligente. Avec une peine infinie on arriva à découvrir la source de ses troubles qui dataient de sa petite enfance. Une peur morbide l'avait poussée à sa mauvaise conduite. Après un an elle put rentrer dans son orphelinat. D'après les renseignements des dernières années elle va de mieux en mieux. Actuellement elle remplit un poste de petite bonne et contente la maîtresse de maison. Son plan pour l'avenir, c'est de devenir cuisinière. Elle sera sans doute une personne tout à fait utile.

L'autre fillette, physiquement encore tout à fait enfant, venait d'un milieu foncièrement mauvais. Elle était menteuse et voleuse. Finalement, on l'avait vue, à la foire, dans l'intimité d'un employé de cinéma. Malgré des exhortations, elle lui écrivit des lettres d'une vulgarité indescriptible. Son langage vis-à-vis des garçons n'était pas meilleur. Chez nous elle se faisait détester par les autres

fillettes qu'elle accusait pour se faire louer. Il s'agissait, chez elle, d'une débilité morale marquée. Pour son éducation il ne pouvait être question que d'une maison de relèvement. Elle y est toujours ; mais les rapports de la directrice sont peu encourageants. Que deviendra-t-elle quand elle l'aura quittée ? — Voilà donc deux autres cas très semblables à première vue, mais absolument différents dans leur origine aussi bien que dans leur prolongement.

Troisième paire d'enfants : deux garçons, envoyés à la Stephansburg pour distraction, insubordination, paresse et saleté. Le premier, l'enfant illégitime d'une fille débile et d'un paysan tout à fait intelligent, allait bien jusqu'au moment où le père le prit chez lui pour l'éduquer avec son fils légitime. Depuis lors, les difficultés éducatives commencèrent. L'analyse, des plus longues du reste et demandant une patience sans fin, montra que le petit était tellement tracassé par le secret de la naissance des hommes, de sa propre naissance surtout, qu'il était incapable de toute attention. Sa malpropreté s'expliqua par la même source. On lui donna les explications qu'il ne pouvait pas trouver lui-même. Ce fut pour lui une vraie délivrance. Il fut fier de ses nouvelles connaissances qu'il me confia, dans la plus grande intimité et avec l'expression de parfaite pudeur d'un enfant pur. Sa curiosité obsédante satisfaite, il put se développer normalement. Après un an, on le mit en pension, le père et la mère étant incapables de l'éduquer. Il est toujours chez la même personne, qui l'aime beaucoup et qui, surtout depuis deux ans, dit beaucoup de bien de lui. L'enfant, que pour commencer nous avions considéré comme légèrement débile, s'est développé en un garçon tout à fait intelligent et plein d'idées.

Voyons maintenant le cas parallèle. Ce garçon venait d'un milieu pas trop mauvais. Et cependant, quand au cours de l'analyse on lui parlait de la saleté de ses cahiers et de sa personne, il y avait des révélations répugnantes. C'était un perverti de la pire sorte. Toute tentative d'éveiller en lui un sentiment moral fut vaine. Il parlait de la vie sexuelle avec un horrible cynisme. On le plaça dans une maison de correction, où l'on continue à se plaindre de son manque de volonté et de sa saleté. Et, tant que celle-ci dure, il est à craindre que ses désirs dénaturés vivent encore. Son pronostic n'est pas gai. Le garçon qu'on croyait simplement atteint d'une légère débilité mentale s'est montré un cas grave de débilité, sinon d'imbécillité morale. — Là, de nouveau, les cas se ressemblaient beaucoup à première vue, mais ils se montrèrent par la suite l'un bénin, l'autre probablement incurable.

Que serait-il advenu de ces trois enfants, qui vont si bien à présent, si on ne s'était pas donné la peine d'investiguer leurs troubles et de leur donner un traitement approprié ?

François, probablement, aurait été placé dans une maison de correction. Vu sa grande maîtrise de soi, une telle éducation aurait très certainement réussi. Mais, à part toute autre considération, le fardeau économique de tant d'années de vie dans une institution aurait lourdement pesé sur la famille. — La fillette, immanquablement, aurait été placée dans un refuge. Elle y aurait reçu une bonne éducation qui aurait réussi ou pas réussi. Mais personne ne se serait occupé de l'origine de son manque de pudeur. Elle serait sortie du

refuge apparemment en fille de bonne conduite, mais elle n'aurait pas été libérée de sa peur morbide qui, tôt ou tard, l'aurait de nouveau emporté sur elle. — Le troisième aurait été puni sans cesse et chaque punition n'aurait fait qu'augmenter son entêtement. On l'aurait envoyé de pension en pension et à l'école il n'aurait jamais rien fait, mais serait tombé dans une classe pour enfants débiles. Vu la violence de son caractère, il serait facilement devenu dangereux.

Je ne vous ai cité que quelques cas, trois qui ont fini heureusement, trois dont l'issue est plutôt sombre. D'après les statistiques, à peu près 60 % des enfants quittent la Stephansburg soit améliorés, soit guéris. Parmi les non améliorés figurent les faibles d'esprit, ceux atteints de débilité morale et ceux qui ont eu la maladie du sommeil.

Certainement, les traitements mentaux sont longs. Mais il faut se dire qu'il y va d'une vie entière et qu'un trouble mental guéri dans l'enfance promet la santé mentale à l'âge mûr. Je suis convaincue, pour ma part, que le jeu en vaut la peine.

Pour finir, encore une petite remarque. Nous avons pu constater qu'il était inopportun que le pédagogue fasse aussi l'analyse du jeune malade. Comme pédagogue, il représente l'autorité, comme analyste il est l'ami, celui qui doit gagner toute la confiance de l'enfant. Or, nous avons vu que chez ces enfants, dont très souvent les souffrances sont justement le résultat de la crainte et de la haine de tout ce qui est autorité, la réunion de l'analyste et de l'éducateur en une seule et unique personne provoque des confusions qu'il faut, à tout prix, éviter. M. LOOSLI-USTERI.

DIVERS

« Saffa », Exposition nationale du travail féminin, à Berne, 1928. — *Voyages scolaires.* La première Exposition nationale du Travail féminin aura lieu à Berne en 1928, du 26 août au 30 septembre ; elle aura pour but de montrer au peuple suisse, à la jeunesse comme aux adultes, le travail de la femme, dans l'économie domestique et dans les diverses professions, son activité sociale à l'école et dans la famille. Les aspirations de la femme au point de vue de son éducation, de sa culture professionnelle, de son bien-être et de son instruction y seront aussi représentées. L'exposition n'offrira pas seulement de l'intérêt pour les jeunes filles, le jeune homme aussi y trouvera instruction et stimulation. Il faut donc souhaiter hautement que la jeunesse suisse vienne en masse à Berne en 1928 pour visiter cette exposition originale.

La Direction de l'Exposition prendra les dispositions nécessaires pour l'entrée à prix réduits et pour la subsistance. Les grands voyages scolaires peuvent être très bien combinés et exécutés en connexion avec la visite de l'exposition.

Vacances universitaires franco-suisses. — Sous ce titre, il a été créé à Paris par un groupe d'universitaires français et suisses un organisme qui a pour but de permettre aux touristes suisses, et plus spécialement aux professeurs, aux instituteurs ainsi qu'à leurs familles, de visiter à peu de frais,

d'une façon profitable et sans ennuis d'aucune sorte, Paris et la France aux diverses périodes de vacances. La première excursion eut lieu à Pâques de cette année et les participants sont revenus de Paris enchantés. Les suivantes auront lieu en trois séries, du 28 juillet au 8 septembre, et comprennent la visite de Paris et de Versailles en cinq jours, puis un séjour à la mer, ou aux Pyrénées, ou aux châteaux de la Loire. (Voir aux annonces.)

Institut universitaire de hautes études internationales. — Une première brochure, claire et sobre, vient de paraître (Genève, 6, rue de l'Hôtel de Ville) pour faire connaître les buts de cette nouvelle école qui, dotée par la Fondation Rockfeller et le Conseil fédéral suisse, s'ouvrira à Genève le 20 octobre 1927. Comme son nom l'indique il s'agit d'un centre d'études supérieures sur les questions internationales contemporaines, d'ordres juridique, politique, économique et social. Les étudiants seront ou des gradués voulant se spécialiser dans ces études, ou des étudiants de l'Université. La durée normale d'études, couronnées par un diplôme sur présentation d'un mémoire original, est d'un an. Les noms de MM. Paul Mantoux, directeur, Eugène Borel et Mack Eastman sont à eux seuls une garantie de succès.

LES LIVRES

JULIEN MAGNIN, professeur de calligraphie aux Ecoles normales du canton de Vaud, et HENRI JATON, maître primaire supérieur. **Méthode d'écriture** *anglaise, ronde, bâtarde, gothique.* Société auxiliaire de l'Ecole et de la Famille, éditrice. Dépositaire général : Editions Spes, Lausanne. Méthode complète, 2 fr. 50 ; collection des planches-modèles (sans théorie) 1 fr. 50. (Le corps enseignant vaudois aura l'album complet pour 1 fr. 75, et les planches seules pour 1 fr. 25, en s'inscrivant au Département de l'Instruction publique).

Il y a plus de vingt ans que le canton de Vaud n'a plus de méthode d'écriture. La « méthode » Guignard, épuisée dès la fin du XIXe siècle, était davantage une collection de modèles qu'une méthode proprement dite. Elle rendait cependant des services précieux. On l'a bien vu quand elle a fait défaut. Enseignée avec moins de méthode, l'écriture a vu baisser sa valeur en même temps que son prestige. Aussi faut-il remercier et féliciter vivement MM. Magnin et Jaton de nous donner aujourd'hui l'instrument qui nous a manqué si longtemps. Il faut en féliciter aussi l'éditrice, la Société auxiliaire de l'Ecole et de la Famille, qui ajoute ainsi une nouvelle œuvre de valeur aux deux albums de M. Paul Henchoz qu'elle a déjà publiés.

MM. Magnin et Jaton ont voulu mettre entre les mains des maîtres et des élèves une véritable méthode d'écriture, qui donne des règles et des directions précises pour l'enseignement, en même temps que des exercices gradués pour les leçons collectives et pour le travail personnel. Leur œuvre aura vite gagné sa cause. Elle sera bien accueillie de nos collègues à qui elle deviendra rapidement indispensable.

ALB. C.

Géographie illustrée du canton de Vaud. Publiée par la *Gazette de Lausanne.* — *Géographie du canton de Vaud ?* Cela vous fait penser à la vieille chanson de Victor Ruffy :

Entrez, Messieurs, bonne occasion,
Vous allez voir tout le canton !

Alors vous vous dites que cet ouvrage est peut-être amusant, — et, puisqu'il est illustré, agréable à feuilleter, — mais qu'il pourrait bien manquer quelque peu de sérieux. Rassurez-vous ! Intéressant, captivant, il l'est au plus haut point. Mais il n'est pas moins solide, documenté et fait de main d'ouvrier. Bâtie essentiellement avec les matériaux réunis pour le monumental *Dictionnaire géographique de la Suisse*, dont elle constitue d'une part un enrichissement, d'autre part une mise au point, la *Géographie illustrée du canton de Vaud* est construite sur un plan tout autre. Elle n'a plus rien du dictionnaire, elle est un *livre* rigoureusement agencé dans toutes ses parties.

Deux fascicules ont déjà paru. Le premier est consacré à la description générale du canton : situation, étendue, frontières, orographie, géologie, mines et carrières, hydrographie, forces motrices, climat, flore, faune, agriculture, viticulture, élevage du bétail, forêts, population, habitations, industrie et commerce, voies de communication. Le *District du Pays d'Enhaut* termine le premier fascicule et commence le deuxième. Vient ensuite le *District d'Aigle* qui se continuera dans le troisième.

Ces deux fascicules font bien augurer de l'œuvre tout entière. Ajoutons que la présentation typographique en est excellente. ALB. C.

Ad. FERRIÈRE. **Les problèmes de l'hérédité**. Tirage à part de la *Revue suisse d'hygiène*.

C'est la conférence que M. Ferrière a faite en 1926 aux *Journées éducatives de Lausanne*. Mlle Marguerite Evard en a rendu compte dans l'*Educateur* de 1926, pages 65, 81 et 107. Nous n'y reviendrons ici que pour souligner la valeur scientifique de ces pages et leur intérêt pour les pédagogues.

CHRONIQUE DE L'INSTITUT

Ce semestre d'été est à peine un trimestre ; nous nous appliquons à l'utiliser pleinement ; 10 nouveaux étudiants, 6 Suisses, 4 étrangers, comblent exactement les vides laissés par les départs.

A peine étions-nous rentrés que nous essaimions déjà ; à Lausanne, le 23 avril, M. Ferrière nous représentait avec distinction aux *Journées éducatives*, où il parlait de la religion de l'enfant ; à Paris, du 2 au 7 mai, c'était sous les auspices de l'Ecole de Service social (39, boulevard Montparnasse), la *Semaine de l'Institut J. J. Rousseau*. Douze fois dans ces six jours MM. Piaget, Ferrière et Bovet groupèrent un auditoire d'environ deux cents personnes aussi sympathique qu'attentif ; un vrai succès dont nous sommes bien reconnaissants à notre ami, M. Paul Doumergue.

Une des séances de Paris fut consacrée à *La Paix par l'Ecole*, c'est-à-dire à un compte rendu du Congrès organisé à Prague par le Bureau international d'Education. Une séance analogue avait eu lieu à Genève, le 3 mai, à l'Aula de l'Université, sous la présidence de M. André Oltramare, avec le concours de M. F. Mau-

rette du B.I.T. Quelques jours auparavant M. Bovet avait traité le même sujet à l'ouverture de l'Exposition de la Paix à Munich.

Plusieurs conférences intéressantes ont été données à l'Institut par M. Dottrens, sur l'*Ecole primaire en Autriche*, par Mme Sekhotine, née Nathalie Tolstoï, sur les idées pédagogiques de son père, causerie charmante de simplicité, dont les *Entretiens sur l'Education* ont rendu compte ; par Mlle Korichoner, de la World Federation for Adult Education, de Londres, par le professeur Herfort, de Prague, sur les recherches de l'Institut d'eugénique qu'il dirige à Prague.

Pour marcher avec notre temps, nous avons continué les conférences de MM. Duvillard et Ehrler sur le cinéma par deux causeries de MM. Hochstetter et Beaumar sur *La T.S.F. et l'enseignement* (les 30 et 31 mai).

Nous avons fait de l'actualité aussi en présentant, à l'occasion de l'Exposition internationale de musique, les *tests musicaux de Seashore* à un auditoire choisi de professeurs et en mesurant les aptitudes d'un certain nombre de leurs élèves.

Les examens de *Pour l'avenir* ont fait défiler devant Mme Antipoff, MM. Meili et Bovet une vingtaine de candidats.

Une visite à Etoy, le 12 mai, une autre à l'Ecole normale de Bonneville, au cours de laquelle nous avons pris plusieurs tests, ont été aussi agréables qu'instructives.

En fait de visites, mentionnons au moins celles que nous avons reçues de deux groupements très sympathiques : des Chefs d'Eclaireuses britanniques, le 29 avril, et la classe supérieure du Gymnase des jeunes filles de Lausanne (section pédagogique), le 20 mai.

Aux unes et aux autres nous avons naturellement montré la Maison des Petits, dont nos chroniques ne parlent pas assez souvent, mais qui reste un de nos joyaux. La société des *Amis de la Maison des Petits*, composée des parents d'élèves et d'anciens élèves a eu une réunion charmante le 30 mai.

Nous ne disons rien du centre d'Action qui poursuit ses enquêtes sur les enfants difficiles ; ni de l'Amicale, dont on pense bien pourtant que par ces beaux jours de printemps elle ne chôme pas.

Déjà nous esquissons des projets pour l'hiver prochain. Notre programme sera considérablement enrichi, d'une part du fait de la présence parmi nous de *M. Daniel A. Prescott*, docteur en philosophie et professeur à l'Université Harward, qui a accepté de venir travailler à l'Institut au semestre prochain et qui se chargera d'un enseignement de psychologie appliquée à l'éducation ; d'autre part, du fait de la fondation à Genève d'une *Ecole normale internationale d'Education physique* des Unions chrétiennes de Jeunes Gens. L'Institut J. J. Rousseau a été invité à se charger de tout l'enseignement scientifique et psychologique à cette Ecole ; M. le Dr Weber-Bauler, notre collaborateur de vieille date, sera spécialement chargé de la partie anatomie et physiologie.

Mais d'ici là il y a les vacances, et avant cela du travail encore, heureusement, sans parler de la *Conférence de Locarno*, du 3 au 15 août, à laquelle plusieurs des professeurs et des élèves de l'Institut comptent bien prendre part.

IMPRIMERIES RÉUNIES S. A. LAUSANNE.

Vous faut-il **de la musique, un gramophone,** n'importe quel instrument, accessoire ou cordes, adressez-vous de confiance à l'ancienne maison

FŒTISCH FRÈRES, S. A., Lausanne, Neuchâtel et Vevey

INSTITUTEURS, INSTITUTRICES

recommandez les maisons ci-dessous et faites-y vos achats.

N'OUBLIEZ PAS QUE LA

TEINTURERIE LYONNAISE

LAUSANNE (CHAMBLANDES)

vous nettoie et teint, aux meilleures conditions, tous les vêtements défraîchis.

Vacances Universitaires

Franco-Suisses

1re période du 29 juillet au 3 août : Visite de Paris et de Versailles (5 jours). Excursion à Rouen, Le Havre et Dieppe.

2me période du 14 au 29 août: Paris et Versailles (5 jours). Excursion à Rocamadour, Padirdac, Les Pyrénées, Lourdes.

3me période du 30 août au 8 septembre : Paris et Versailles. Excursion aux Châteaux de la Loire.

Le prix, qui est de Fr. 20 à Fr. 25 (suisses) par jour suivant la période choisie, comprend toutes les dépenses ; a) voyage aller et retour de la gare frontière à Paris, b) tous frais de chemin de fer pour les voyages en France, c) excursions en auto-car ou en bateau, d) chambre et pension, e) visite des monuments et musées, f) spectacles, pourboires et tous les déplacements dans Paris ou pendant les excursions.

Demander la circulaire-programme et tous renseignements soit au directeur des Vacances Universitaires Franco-Suisses, M. E. Lebourg, 15, Villa Danré, St-Denis (Seine) ou au Correspondant suisse M. P. Humberset, inst., La Jaluse, par le Locle.

COURSES D'ÉCOLES ET DE SOCIÉTES

FLÜELEN (LAC DES QUATRE-CANTONS)

HOTEL DE LA CROIX BLANCHE ET POSTE

50 lits. — Maison d'ancienne renommée, vis-à-vis du débarcadère et de la gare. — Grandes terrasses couvertes. Tea-Room. Café-Restaurant. Prix modérés. — Geschwister Müller, propr.

HOTEL DE LA GRUE - BROC

Téléphone 1 . (GRUYÈRE) Téléphone 11.

Truites vivantes — Restauration — **Grandes salles pour sociétés, écoles, etc.**

Piano électrique — Terrasse ombragée, garage, écuries. **Ch. Bucher-Savio.**

COURSES D'ÉCOLES ET DE SOCIÉTÉS

LAUSANNE RESTAURANTS DE LA SOCIÉTÉ VAUDOISE DE CONSOMMATION

Ecoles et sociétés y trouveront : Potage ou bouillon, 20 cent. DINERS avec VIANDE depuis 1 fr. 40, THÉ, CAFÉ, CHOCOLAT, LAIT CHAUD, la tasse 15 centimes.
PRIX SPÉCIAUX sur demande 1 heure à l'avance. TÉLÉPHONE 86.15.

REFUGE DE LA TOUR

Restauration chaude et froide. Vin limonade **Anzeindaz** **Henri Richard, Prop.** Arrangements pour Ecoles et Sociétés

Hôtel St-Gothard, Flüelen Lac des Quatre-Cantons

Chambres depuis **2** fr. Dîner dep. **2** fr. **50**. Pension dep. **7** fr. **50**. Café complet **1** fr. **50**.
Prix très réduits pour écoles et sociétés. Bonnes références dans toute la Suisse romande.
Téléphone **146** Ch. Huser, prop. Téléphone **146**

HOTEL DENT DU MIDI

SALANFE S. SALVAN : ALT. 1914 M. : VALAIS

POUR ÉCOLES : SOUPE, COUCHE SUR PAILLASSE, CAFÉ AU LAIT, 2 FR. PAR ÉLÈVE. - SALLES CHAUFFÉES. - Tél. Salanfe 35 Frapoli, Prop., membre du C.A.S.

TOUT LAUSANNE ainsi que les **sociétés,** les **écoles,** les **pensionnats,** vont pour leurs sorties au

BELVÉDÈRE VAUDOIS
BUFFET TERMINUS DE CHAMBY SUR MONTREUX
Tél. Montreux 306. - Prix modérés. Se recommande : ALEX. SCHÄR-PITSCHI.

Hôtel Restaurant du Signal de Bougy sur ROLLE

PANORAMA GRANDIOSE — MAGNIFIQUE BUT D'EXCURSION POUR ÉCOLES ET SOCIÉTÉS TÉLÉPHONE N° 25 **ROLLE**

BUFFET-TERMINUS CHAMBY sur MONTREUX

Ravissant but pour excursions en autos, Sociétés et écoles.
Emplacement merveilleux. Chambres et pensions à partir de F. 8.
Téléphone Montreux 306 (Champs de narcisses)
Se recommande, A. SCHÄR-PITSCHI.

LAC NOIR
HOTEL SPITZFLUH

Le plus beau but de course pour écoles et sociétés, 50 lits, bateaux. Pension bien soignée pour le corps enseignant.
Werner Meier
chef de cuisine. - Tél. 3

Imprimeries Réunies S. A., Lausanne. — Librairie Payot & Cie, éditeurs responsables.

LXIIIme ANNÉE — No 13. Lausanne, 25 juin 1927.

L'ÉDUCATEUR

ORGANE
DE LA
SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE
ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS :

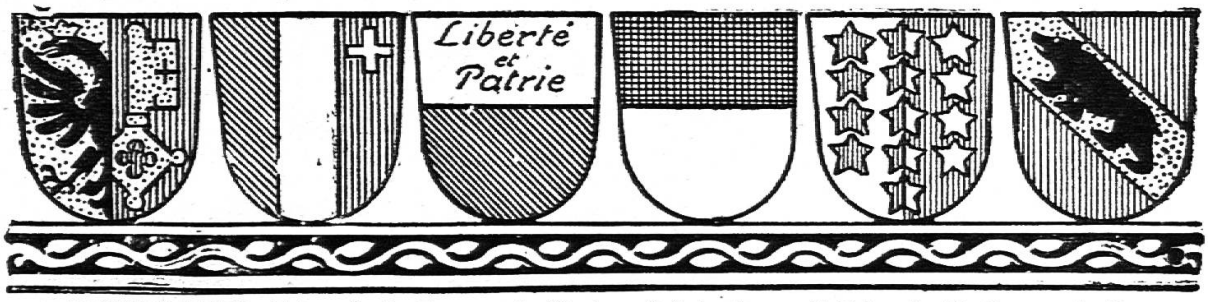
PIERRE BOVET
Florissant, 47
GENÈVE

ALBERT CHESSEX
Chemin Vinet, 3
LAUSANNE

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne.
J. MERTENAT, Delémont
H.-L. GÉDET, Neuchâtel
R. DOTTRENS, Genève.

LIBRAIRIE PAYOT & Cie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS : Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger fr. 15.
Gérance de l'*Educateur*: LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

LA NOBLE VIE D'UNE FEMME
Joséphine Butler

PAR

J. DE MESTRAL COMBREMONT

1 vol. in-16 broché avec deux portraits. en hors texte . . . . . Fr. 3.50

Ame passionnée, âme héroïque, mais aussi âme tendre et ouverte à toutes les beautés, telle nous apparaît Joséphine Butler en ces pages qui la font revivre. Joséphine Butler a traversé notre monde malheureux et coupable, elle y a travaillé, aimé, prié et triomphé. Pouvoir la suivre pas à pas est un grand bienfait : la lecture de ce livre est une élévation.

PROFILS DE REINES

NOUVELLE ÉDITION

PAR

EDMOND ROSSIER

1 vol in-8° broché . . . . . Fr. 6.—.

Ces esquisses ne forment pas seulement une galerie de portraits pittoresques, une série de biographies d'un intérêt dramatique, elles marquent des moments décisifs dans l'histoire des six plus grandes monarchies européennes.

ADELE KAMM

PAR

PAUL SEIPPEL

1 vol. in-16 avec un portrait. broché fr. 3.50 ; relié Fr. 5.—.

Ce volume est destiné à conserver le souvenir d'une grande personnalité religieuse et à en prolonger le rayonnement. C'est un bel exemple que celui de cette jeune malade qui fit servir ses souffrances au bien de son prochain.

PETITS ENFANTS, GRANDS EXEMPLES

PAR

YVONNE PITROIS

1 vol. in-16 broché Fr. 3.50 ; relié Fr. 5.—.

Ces traits d'héroïsme d'enfants — dont plusieurs sont devenus célèbres — sont d'une lecture attachante : c'est, par exemple, sainte Geneviève qui sauva Paris, Ambroise Paré, le père de la chirurgie, Claude le Lorrain, peintre de la Renaissance.

M. et Mme Muff, instituteurs, Wolhusen-Lucerne

reçoivent élèves désirant apprendre rapidement l'allemand ; 4 heures conversation par jour. Enseignement individuel, conf. mod. vie famille. Prix très modérés. Références 1er ordre.